

Dumitru Tsepeneag

Hôtel Europa

*Roman traduit du roumain
par Alain Paruit*



P.O.L

Hôtel Europa

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER (*traduction partielle par Alain Paruit*)
ROMAN DE GARE
PIGEON VOLE (*publié sous le pseudonyme Ed Pastenague*)

Aux éditions Flammarion

Traductions par Alain Paruit

EXERCICES D'ATTENTE
ARPIÈGES
LES NOCES NÉCESSAIRES

Aux éditions Belin

QUINZE POÈTES ROUMAINS

Aux éditions Garnier

LA DÉFENSE ALEKHINE

Dumitru Tsepeneag

Hôtel Europa

*Roman traduit du roumain
par Alain Paruit*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-516-7

J'écarte mon genou de sa cuisse, je me retourne en gémissant tout doucement et je pense le mot sciatique, puis ma main rencontre la table de chevet – une sensation agréable. Je devrais me lever.

Dans la chambre il fait nuit noire, dehors c'est l'hiver, je distingue difficilement les branches de l'arbre devant la fenêtre : menaçant ou protecteur, je ne sais pas. Un squelette géant conservé dans le froid. Le frigidaire de la nuit. Des mots nullement propices à mon projet.

Je fais néanmoins l'effort nécessaire. Le bras gauche s'appuie sur la table de chevet, l'autre agit comme un ressort, un pied dépasse le bord du lit, aussitôt suivi par l'autre. Me voilà assis sur le lit, les mains sur les genoux, encore ensommeillé. Je respire un grand coup. Je tourne la tête pour regarder la femme qui continue à dormir paisiblement. Elle ronfle légèrement.

Je me lève et je vais à la salle de bains. Je tourne le commutateur, je perçois la lumière comme une agression. Je lève le bras pour me défendre.

Je me vois ensuite dans la glace.

De nous aussi, nous pensons en clichés : les mêmes mots, toujours les mêmes mots pénètrent dans la conscience pour y former une sorte de monologue schématique et plus ou moins codifié qui a cependant le mérite de nous permettre de garder une certaine continuité psychique. D'autre part, à quoi bon me répéter sans cesse ce qui ne peut même pas être appelé une constatation, encore moins

l'évaluation d'un état de choses, puisque ce n'est pas lié à la réalité directement, par un processus de perception, mais vaguement, par un processus de reconnaissance ? Ce n'est pas une image, c'est une idée. Tout compte fait, c'est une idée fixe, je ne me donne pas la peine de la vérifier : j'ai vieilli !

A qui est-il, ce leitmotiv, à moi ou au miroir ?

On ne peut même plus parler d'angoisse. A cause de la répétition, c'est devenu quelque chose de mécanique. Comme tourner le commutateur. Ce n'est plus une pensée, c'est une étiquette collée sur la glace, le sous-titrage d'un film muet. Ou d'un film parlant traduit dans une autre langue : je vois une image et en dessous le mot, je n'essaie plus de me battre avec lui, comme je le faisais il y a quelques années, de regarder mieux, plus attentivement, de chercher des arguments plausibles contre cette « accusation », de plaider pour obtenir au moins des circonstances atténuantes. Je ne me défends plus du tout. Je hausse les épaules. Et l'accusation devient condamnation, sentence définitive.

Je prends machinalement ma brosse à dents et le tube de dentifrice. J'en mets toujours trop. J'ouvre le robinet. J'ai la flemme de me servir du verre, dans lequel je me suis pressé de remettre le tube. D'ailleurs, dedans il y a aussi sa brosse à dents à elle, à la femme qui dort, qui continue à dormir et à ronfler tout doucement. Je devrais la retirer, sa brosse à dents, la poser sur le bord du lavabo, le tube aussi, et puis rincer le verre. C'est trop compliqué. Alors, une main en entonnoir, je me penche pour aspirer le liquide, que je trouve terriblement froid. Pourquoi ne pas faire couler aussi un peu d'eau chaude, afin d'obtenir une température agréable ? Pourquoi me presser ?

Je me frotte les dents. J'imprime un mouvement vertical à la brosse, j'ai bien appris la leçon. Je veux dire, la leçon de la vie... Voici tout de même un argument contre le verdict de vieillissement : bien que ma dentition ne soit pas intacte – deux bridges et un tas de plombages –, je n'en suis pas à la prothèse.

– Mais ta grand-mère est morte avec toutes ses dents. Et elle avait plus de soixante-dix ans.

Une voix de procureur qui semble venir de la pomme de la douche, si ce n'est directement du robinet de la baignoire, à côté.

Une voix de crécelle, hargneuse. On dirait la sienne quand elle pique une crise.

Je crache le dentifrice qui me remplit la bouche et m'arrive jusqu'à la gorge. Je continue à me brosser les dents et les gencives avec acharnement, en ouvrant les lèvres au maximum et en remisant ma langue, que je serre contre le palais comme si je m'apprêtais à parler anglais. Il faut frotter durant trois minutes. Au moins. Je me vois ricaner dans la glace, avec de la mousse blanc rose qui me grimpe jusqu'au nez puis me dégouline sur le menton, sur le col du pyjama : une image grotesque, une pitrerie répétée tous les matins. Un moment carrément comique, et je devrais au moins esquisser un sourire intérieur, être ironique avec moi-même. Je n'y arrive pas. Le matin surtout, l'inévitable monologue intérieur est d'un sérieux qui frise le ridicule.

« Je prends de l'âge et je le regrette... » Il me revient à l'esprit, ce refrain d'une romance chantée faux, les soirs de fête, par mon père et ses amis. Il y avait parmi eux un pope, le seul à chanter juste, c'est du moins ce que disait ma mère, mais les autres le couvraient de leurs bêlements, l'empêchaient de déployer son talent. (Cette romance, mais un peu modifiée, était chantée par les jeunes gens que j'ai connus à Bucarest. L'un s'appelait Mihai, l'autre Ion. Je m'embrouille dans les noms des autres, j'aurais à faire un effort de mémoire dont je ne suis pas capable en ce moment. Et puis, quelle importance ? Ion et Mihai m'ont promis de m'écrire.)

Je me rince la bouche et je me propose de me raser. Comme si je ne pouvais pas partir comme ça. Puisque ma décision est prise, pourquoi traîner ? Mais l'ai-je vraiment prise, cette décision ?

Je me redresse et je sens une douleur aiguë. Est-ce une sciatique ou une arthrose de la hanche ? Je devrais consulter un médecin. Sauf que le moment est mal choisi. Soit je m'en vais, soit je reste et j'essaie d'écrire ici comme et quand je pourrai. Mais si je pars, je dois le faire avant qu'elle ne se réveille. Et sans explications. Je veux dire, sans plus d'explications. Marianne sait parfaitement que j'ai de temps en temps besoin de me dépayser. De changer d'air. Et de climat.

Je ne supporte pas l'hiver. Je le déteste.

Je tends la main vers la mousse à raser : une bombe aérosol, ce qu'il y a de plus nocif du point de vue écologiste. Combien de fois je me suis juré d'acheter de la crème à raser en tube, et j'ai oublié tout autant de fois. Nous vivons dans la négligence. Envers nous et envers les autres. Nous vivons comme des écervelés, du jour au lendemain, au hasard. Dans la négligence et la hâte. Comme si nous étions seulement de passage. Des voyageurs.

- Parle en ton nom. Pourquoi abuses-tu du pluriel ?

C'est juste. Pourquoi est-ce que je me sens représentatif ? Un porte-parole... Simplement parce que je prends un crayon à la main et que je noircis de temps à autre des feuilles de papier, ou que je tape sur les touches d'une machine à écrire ?

J'applique soigneusement la mousse. Bien que j'aie le poil rare et pas dur du tout. Une barbe d'adolescent. De vieil adolescent... Je tire sur le temps. A la vérité, j'attends qu'elle se réveille, la femme qui dort encore à côté, qu'elle fasse du café, qu'elle grille des tranches de pain sur lesquelles nous tartinerons tous les deux du beurre et de la confiture de cerises ou d'oranges, et puis, peu à peu, mais non sans avoir glapi et poussé des cris d'indignation contre le joug conjugal, je me laisserai convaincre : ça n'aurait pas de sens, de partir aujourd'hui même.

- Tu ne vois pas qu'il pleut ?

- Et alors, j'ai un parapluie. Le métro est à deux pas. La gare à dix minutes en métro.

- Tu oublies que tu voulais voir un docteur.

- Je le verrai après.

- Quand, après ?

Elle a tellement d'arguments de bon sens, comment lui résister ?... D'énervement, je me coupe. Sous la mousse blanche, fleurit le sang. Je me penche pour me laver la figure. La coupure est assez profonde, je décide de mettre de l'albuplast. J'en cherche dans l'armoire à pharmacie. J'ai une joue pas rasée, l'autre marquée par la petite bande d'adhésif. Un air caricatural. Comment partir dans un état pareil ?

Tiens, je vais plutôt prendre un bain ! J'ouvre les deux robinets, au risque de la réveiller, et, avant de me mettre dans la baignoire, je me promets de ne plus hésiter demain matin, de ne plus

perdre mon temps devant la glace comme une vieille coquette. Je renoncerais à prendre un bain et à me raser. Et même à me laver les dents.

De toute façon, j'ai acheté le billet de train, ma valise est faite et cachée dans le débarras à côté de la cuisine. Je n'ai qu'à passer mes fringues, et fouette cocher !

Que c'est agréable de partir ! Une valise légère à la main, sans se retourner. Le matin. Siffler sans souci et regarder avec pitié ou mépris les gens qui se dépêchent d'aller au boulot. Voués à force de se presser, ils marchent vite, en regardant par terre, à leurs pieds.

Je lui téléphonerai éventuellement de la gare, pour qu'elle n'aille pas imaginer je ne sais quoi. Mais au fond, quoi ? Que j'ai été enlevé pendant la nuit ? Assassiné, coupé en morceaux et jeté dans la Seine ? Elle sait parfaitement que j'ai besoin de m'évader de temps en temps, de foutre le camp. Même si, après, je reviens sans avoir écrit une seule ligne.

– Si c'était pour rester devant une feuille blanche, tu pouvais le faire à la maison.

Bien sûr qu'elle est ironique, elle a de quoi. Elle ne se donne même plus la peine de se montrer jalouse.

Je retire mon pyjama et je m'étends dans la baignoire. Je ferme les yeux. Une sensation de bien-être, dans l'eau chaude mon mal aux reins disparaît.

Il faisait chaud, anormalement chaud, surtout si l'on pense que Noël approchait. Il marchait vite, courait par moments, bousculait quelque passant, s'arrêtait. Et repartait. Essoufflé, en nage. Les pans de son imperméable se gonflaient comme les voiles d'un navire marchant au vent ou comme du linge séchant sur une corde (au choix !...), le gênant, le ralentissant. Il avait rendez-vous avec Ion derrière l'hôtel *Continental*, en face de l'agence hongroise de transports aériens. Il était en retard. Il avait essayé toute la matinée de parler à Ana, qui se trouvait chez ses parents, à Timișoara. Les lignes étaient encombrées. Et quand, une seule fois, ça avait sonné, personne n'avait répondu. Il avait peut-être fait un faux numéro justement cette fois-là.

Lorsqu'il arriva place Rosetti, il consulta sa montre. Il avait déjà un quart d'heure de retard. Ce n'est pas grave, se dit-il, Ion attendra. Il sera content d'avoir une raison de l'enguirlander.

– Tu es toujours en retard. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui manque autant de ponctualité, disait Ion.

Et du manque de ponctualité il passait au manque de sérieux, ce deuxième trait de caractère impliquant et incluant le premier, puis, s'il n'avait pas la patience de chercher d'autres notions ayant une sphère de plus en plus ample, ou s'il n'avait pas le temps, parce que son interlocuteur, exaspéré, lui faisait remarquer que ce n'était pas la première fois qu'il le fourrait de force dans ce jeu stupide de la généralisation croissante, il sautait directement au spécifique

national, et alors qui aurait pu l'arrêter ?... C'était sa passion : énumérer toutes les caractéristiques du roumanisme, à commencer bien entendu par les défauts.

– Et des qualités, nous n'en avons pas ? demandait malicieusement Mihai.

– Si, répondait l'autre. Mais nous sommes dans une situation dans laquelle nous ne pouvons pas en profiter. Car nos qualités sont comme la face cachée de la lune...

– Vraiment ?

– Je vais te l'expliquer. Vois-tu, le négatif et le positif se retrouvent ensemble, je veux dire que ce sont deux faces, deux possibilités du même cliché.

– Hum !

– Nous sommes condamnés par les circonstances à rester dans le négatif, comme une photo pas développée.

– Attends, tu dérailles, disait Mihai. Tu devrais prendre d'autres exemples, un autre support pédagogique pour ta démonstration. Tu n'as pas besoin de la photo. Choisis plutôt de l'argent, mettons une pièce d'un leu, ou même plus petite, de vingt-cinq bani. Ou, encore mieux ! un billet d'un dollar.

– Allez, arrête de faire ton malin. Puisque tu as compris, pourquoi joues-tu au plus fin ?

– Je ne joue pas au plus fin, je contribue à l'amélioration de ta théorie, que j'ai déjà entendue des dizaines de fois. D'un point de vue purement logique, ton idée est très intéressante. Gestaltiste. Déjà employée par Saussure, mais à d'autres fins. Plus scientifiques.

Mihai courait presque et pourtant il réussissait à continuer le dialogue avec son ami. C'est plus facile ainsi, dans la tête, plus facile que dans la réalité. Et si l'on est dans sa baignoire, c'est encore plus facile. Même si l'eau a commencé à refroidir et qu'on devrait se dresser sur son séant pour ouvrir le robinet d'eau chaude. Au début, elle coule froide et on refermerait le robinet si l'on ne faisait pas confiance à la lettre écrite, au mot inscrit : *chaud**.

* En français dans le texte, comme désormais tous les mots en italique suivis d'un astérisque. (*Les notes sont du traducteur.*)

On attend. Et, bien sûr, on débonde pour laisser s'écouler une partie du liquide tiédi.

Maintenant, ça va.

Mihai n'avait plus de raison de courir. On voyait déjà l'hôtel *Continental*. Sur les trottoirs, il y avait plus de monde que d'habitude. Place de l'Université, la circulation paraissait interrompue. Il ne passait plus de voitures ni d'autobus. Un camion bâché était immobilisé, entouré par une foule agitée. Une voiture de la milice klaxonnait à vous casser les oreilles pour se frayer un chemin.

Qu'est-ce qui était arrivé ? On apercevait peut-être une soucoupe volante...

Mihai ralentit, enfonça les mains dans les poches de son imperméable. S'arrêta. On entend des coups frappés à la porte, de plus en plus fort. Marianne s'est réveillée et elle est furieuse de la trouver verrouillée. Elle va crier :

– Tu as l'intention de t'éterniser à la salle de bains ?

Oui, j'avais bien deviné, sauf qu'elle ajoute mon nom : pour que je sois sûr que c'est à moi qu'elle parle, pas à quelqu'un d'autre... Et elle ne crie pas. D'après sa voix, ce n'est pas encore la grande forme. Elle est mal réveillée. Je ne réponds pas. Je ne souffle pas un mot. Qu'elle croie donc que je me suis noyé ! Ou électrocuté en faisant tomber le sèche-cheveux dans l'eau.

– Combien de fois je t'ai dit de ne pas te sécher les cheveux dans la baignoire !

Je ne réponds pas. J'essaie d'imaginer ce qui peut se passer dans la tête de Mihai. Pourquoi il s'est arrêté. Par peur ? S'il avait fait quelques pas de plus, il serait arrivé à peu près à la hauteur du Théâtre national.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

A l'évidence, il hésite à poursuivre son chemin. Au fond, il ne s'agit peut-être pas de peur, au contraire, il voudrait aller lui aussi place de l'Université, avec les autres. Et Ion ? Il y est peut-être aussi, attiré par la foule, à moins qu'il ne l'attende à l'endroit prévu, comme ils en ont convenu au téléphone. Voilà pourquoi il est irrésolu, il ne sait que faire, il a envie d'allumer une cigarette, mais il ne trouve pas ses allumettes. Il n'ose pas demander du feu aux gens qui passent près de lui, pressés et renfrognés. Il fait

encore un pas et s'arrête à nouveau. Il a l'impression que l'un des passants a une cigarette au coin de la bouche. Puis il le perd de vue, l'homme s'est fondu dans la cohue. Non, il ne peut pas rester là, immobile, il doit prendre une décision.

– Ouvre ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'entends !

Je n'ai pas le choix, je dois répondre. Mihai voit la place se remplir de gens venus de toutes les directions. Ion, qui n'a qu'une parole, est capable d'être toujours en train de l'attendre. Il ne peut pas le laisser poireauter... Je donne une claque dans l'eau, qui me paraît un peu moins chaude.

– Je prends un bain.

Ça, à la vérité, elle pouvait l'imaginer toute seule. Ce n'est pas une information pertinente, c'est-à-dire que ce n'est pas ça qui l'intéresse. Elle veut savoir pourquoi j'ai poussé le verrou.

– Ouvre ! Je dois me laver les dents.

Je sens que je ne peux plus tirer sur la corde. Elle va trop s'énerver. Alors je me lève et je tends le bras sans sortir de la baignoire. Je fais glisser le verrou. Elle entre, ne me jette pas un regard. J'ai beau rester debout tel un Neptune dégouttant d'eau et d'écume, rien. Elle se rue sur les robinets du lavabo, les tourne énergiquement. Elle saisit la brosse à dents d'une main, le dentifrice de l'autre. J'admire ses hanches qui se balancent au rythme de la brosse. Tandis qu'elle se lave ainsi les dents en trépidant de tout son corps, elle essaie de me communiquer une idée qui vient de lui venir, juste au moment où la pâte dentifrice se transforme en mousse de plus en plus abondante. Une idée ou peut-être un message urgent. Je ne comprends rien de ce qu'elle me dit, mais je vois le miroir se couvrir de petits flocons blancs. Je m'allonge à nouveau dans la baignoire et je me rends compte que Mihai ne pouvait pas non plus rester figé là-bas, là où je l'ai laissé, au milieu du trottoir, bousculé de tous les côtés par le flot ininterrompu des gens se dirigeant vers la place. Il est probablement arrivé entre-temps au lieu du rendez-vous et a constaté que Ion ne l'attendait pas. Parti. Ou même pas venu.

– ... un bain, moi aussi !

Les derniers mots ont été perceptibles. Et impératifs. Il serait vain de protester, de dire que je n'ai pas fini, que je n'ai même pas

pu commencer à me savonner correctement. Ou bien, sans vergogne et du même coup vendant la mèche, de lui reprocher d'avoir raté par sa faute une scène importante, une des scènes du fameux décembre qui m'aideraient à en comprendre d'autres, situées également place de l'Université et qui se dérouleront plus tard, dans quelques mois. Je dois donc me dépêcher. Puisque Ion ne se trouvait pas devant l'agence de voyage, lui qui tient toujours parole, il n'était nullement exclu qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave. Par exemple, qu'il ait été arrêté. Qu'on l'ait cueilli, ce matin même, au foyer universitaire. Deux malabars en imperméables gris se sont pointés, ils sont montés au troisième étage, ils ont frappé à la porte de sa chambre, puis ils ont tapé dessus du plat de la main, du poing, et, comme personne ne répondait, ils ont appuyé sur la poignée et sont entrés. Ion n'était pas là, il était allé prendre une douche. Quand il est revenu, il les a trouvés en train de fouiller dans ses bouquins. Ce serait une première hypothèse. La plus sérieuse. Mais il y en a d'autres à considérer. Avant que Marianne cogne à la porte comme une forcenée, je pensais envoyer Ion, le matin du même jour, à un rendez-vous avec Petrișor, qui aurait eu des nouvelles toutes fraîches de Timișoara. En plus, il aurait eu des tuyaux sur une manif organisée carrément à Bucarest.

– Où ? Par qui ?

Ion savait que toutes sortes de rumeurs circulaient à propos des événements de Timișoara, mais, comme il n'était guère d'un naturel crédule, il se disait que l'alarmisme et l'excitation qui s'étaient emparés de tous, ces jours-là, ne les autorisaient pas encore à parler de ce qu'on pourrait appeler, d'un terme un peu pompeux, une révolution. « La mamaliga n'explose pas¹ », aimait-il répéter à droite et à gauche. Ce qui ne signifie pas qu'il n'aurait pas accepté de se rendre place de l'Université, ou au moins de passer par là. Voilà d'ailleurs pourquoi il avait donné rendez-vous à Mihai à l'agence de voyage, derrière l'hôtel *Continental*. C'était un merveilleux point d'observation. L'agence était fermée. Nerveux, Ion

1. La mamaliga, bouillie ou galette de maïs, était le plat national roumain. Cette expression signifie que les Roumains ne se révoltent pas.

déambulait sur le trottoir. Mihai était en retard, comme d'habitude. Sur la place, des attroupements de plus en plus nombreux rendaient la circulation difficile et finirent par la bloquer.

Et voici Valeriu, surgi on ne sait d'où et se précipitant joyeusement vers lui. Il venait de se séparer de Petrișor, qui était allé directement sur la place. Ion se laissa convaincre assez facilement d'y aller aussi, sans attendre davantage. Mihai s'y trouvait peut-être déjà, dans l'un des groupes où l'on discutait de Timișoara, des milliers et des dizaines de milliers de morts...

Même ici, à Paris, les journaux et surtout la télévision diffusaient des informations alarmantes et des chiffres que nous jugeons aujourd'hui aberrants, mais à l'époque, au plus fort des événements, nous avons tous perdu notre sens critique. La logique ne servait plus qu'à rendre l'horreur vraisemblable. Le point culminant fut atteint lorsque la télévision présenta des images des morts « déterrés » à Timișoara. Le bébé d'une blancheur invraisemblable sur le ventre terreux de sa mère, les cadavres, tous attachés avec du fil de fer... C'était l'horreur.

Il est vrai que Marianne, plus cartésienne que ses compatriotes journalistes, manifesta son scepticisme dès le premier moment. Elle dit :

– J'ai du mal à y croire...

Mais si elle avait du mal à y croire, c'était aussi parce que je lui avais appris la nouvelle moi-même, avant que son présentateur préféré ne commente sur TF 1 des images plus atroces les unes que les autres.

– Vous autres, Roumains, quand...

Elle interrompit sa phrase parce que le téléphone sonnait, et puis elle préférait peut-être ne pas aller jusqu'au bout de ce qu'elle voulait dire.

Quant à moi, loin de la relancer, je filai sur la pointe des pieds. Le soir seulement, en voyant les images, elle s'apitoya sur le sort de ce peuple, qui n'y est pour rien si je suis tel que je suis. C'est-à-dire plein de défauts.

– Mais je n'ai donc pas de qualités ? demandai-je.

– Si, tu en as, répondit-elle. Mais tes qualités, avec l'âge, on les remarque de moins en moins.

Au lit, en train de lire à la lumière de la lampe de chevet : un couple tout ce qu'il y a de bourgeois, dans une chambre itou. Telle est probablement l'impression que nous donnerions si nous étions filmés. Mais nous ne le sommes pas. Personne ne nous considère. Personne ne fait attention à nous. Cela veut-il dire que nous sommes invisibles ? Marianne sort son pied gauche de sous la couverture. Elle remue les orteils. Machinalement, inconsciemment. Sa conscience est absorbée par un roman de Marguerite Duras, peu importe lequel, mettons *Le Camion*. De nos jours, les femmes lisent beaucoup plus que les hommes. Je veux dire de la littérature, des romans. Peut-être est-ce pourquoi il y a de plus en plus de romancières. Et pas seulement en Angleterre, où c'est flagrant. Depuis le XIX^e siècle. Ce sont elles qui donnent le ton, elles qui écoutent de la musique. Moi, je lis le journal. Je tombe sur une nouvelle que je ne peux pas m'abstenir de lire à voix haute :

– « Nicolae et Elena Ceaușescu ont été exécutés à Tîrgoviște, mais enterrés à Bucarest... »

– Je sais, dit indolemment Marianne. On l'a annoncé à la télé. J'ai même vu le procès. Horrible !

– Ecoute une minute ! « ... mais enterrés à Bucarest, a dévoilé vendredi, dans une interview... »

– Ça, je l'ai raté.

– Tu as raté le barbu. Tu disais qu'il te plaisait quand tu l'as

Onirisme et hyperréalisme, histoire et humour font bon ménage dans ce roman aux rebondissements picaresques, où les fantômes animaliers de Dumitru Tsepeneag accompagnent l'interminable accouchement d'un monde postcommuniste avec lequel l'Ouest rechigne à partager ses richesses.

Pourtant comme des milliers d'autres jeunes attirés par le mirage occidental, Ion s'est lancé à l'aventure. Il erre sur les chemins de traverse tracés par la plume narquoise de Tsepeneag, dans l'hôtel louche qu'est l'Europe de notre fin de siècle. Traqué par des truands moscovites et des justiciers extraterrestres, ne trouvant de repos que dans des bras pas toujours féminins, quel péché doit-il expier ? Dans quelles serres finira-t-il son voyage. En roumain, il y a un seul mot pour aigle et vautour.



9 782867 445163

135 F
936260-2
ISBN : 2-86744-516-7
09-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS